

Rapport présenté au nom de la Commission des prix

Michel Fartzoff

Citer ce document / Cite this document :

Fartzoff Michel. Rapport présenté au nom de la Commission des prix. In: Revue des Études Grecques, tome 132, fascicule 2, Juillet-décembre 2019. pp. 28-39;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2019_num_132_2_8613;

Fichier pdf généré le 11/03/2024

RAPPORT PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION DES PRIX

PAR

MICHEL FARTZOFF, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, CHÈRES COLLÈGUES, CHERS COLLÈGUES,

Dans *les Travaux et les Jours* (v. 383s.), Hésiode associe le lever des Pléiades, au nombre de sept, avec le commencement de la moisson, car en Grèce archaïque cela coïncidait avec le mois de mai, au printemps, signe de bon augure ; or c'est en mai que nos aisymnètes de la commission des prix attribuent sept prix, qui forment ainsi une merveilleuse constellation scientifique de Pléiades dont nos études peuvent s'enorgueillir.

Notre palmarès cette année est en effet le suivant :

– Prix de l'Association (dédoublé) : Delphine Ackermann, maître de conférences à l'Université de Poitiers, *Une microhistoire d'Athènes. Le dème d'Aixôné*, Paris, 2018 (Bibliothèque des Ecoles française d'Athènes et de Rome) — Emmanuelle Jouet-Pastré, *Le plaisir à l'épreuve de la pensée. Lecture du Protagoras, du Gorgias et du Philèbe de Platon*, Brill, 2018.

– Prix Zographos : Agnès Lorrain, *Le Commentaire de Théodoret de Cyr sur l'Épître aux Romains*, Etudes philologiques et historiques, De Gruyter, 2018.

– Prix Reinach : Frédéric Fauquier, *Le Parménide au miroir des platonismes. Logique – Ontologie – Théologie*, Etudes anciennes, Les Belles Lettres, 2018.

– Prix Zappas : Anne-Lise Worms, Plotin, *Traité 31 : sur la beauté de l'intelligible*, Paris, Vrin, 2018.

– Prix Delepierre : Paul Ernst, *Recherches sur les pratiques culturelles des Italiens à Délos aux II^e et I^{er} siècle a.C.*, « Scripta Antiqua » 115, Ausonius éditions, 2018.

– Prix Desrousseaux : Athénée de Naucratis, *Le banquet des savants, livre XIV : spectacles, chansons, danses, musique et desserts (texte, traduction et notes – études et travaux)*, sous la direction de Sylvie Rougier-Blanc, Ausonius, « Scripta Antiqua », 2 vol., 2019.

– Prix Raymond Weil : vol., 2019. Plutarque, *Œuvres morales*, tome XIII 1^{ère} partie, traité 59, *Questions naturelles* par Michel Meeusen et F. Maria Pontani, Paris, Les Belles Lettres 2018.

Si l'aînée des Pléiades, Maïa, est mère d'Hermès, c'est Hermès qui veille sur les portes des maisons, comme l'ouvrage de Mme Delphine Ackermann, maître de conférences en histoire grecque à l'Université de Poitiers, membre étrangère de l'EFA, ouvre la série de nos prix, avec son livre *Une microhistoire d'Athènes. Le dème d'Aixôné dans l'Antiquité*, qui obtient le prix de l'Association. Ce gros ouvrage de 600 pages, est un grand livre. Il s'agit de la version aboutie d'une thèse soutenue à Neuchâtel et à l'université de Lorraine en 2010

et dirigée par Denis Knoepfler, aidé également par Christophe Feyel, devant un jury composé en outre de Roland Étienne, ancien directeur de l'École d'Athènes, et Pierre Sanchez, professeur à l'Université de Genève. L'ouvrage s'inscrit dans la perspective des recherches sur les structures politiques de la cité athénienne, notamment sur les quelque 140 dèmes entre lesquels se partageaient le territoire et d'abord la population civique d'Athènes. Mais seuls quelques dèmes remarquables avaient fait l'objet d'une monographie, parce qu'ils abritaient un sanctuaire ou une forteresse. C'est la première fois en revanche qu'une monographie est consacrée à un dème ordinaire, pour ainsi dire, le dème moyen d'Aixôné – situé au pied de l'Hymette, dans la partie de l'Attique désignée comme *paralia* (ou région côtière occidentale). Ce dème offrait l'avantage et l'intérêt de présenter un nombre suffisant de sources, un ensemble varié et cohérent de documents épigraphiques permettant d'esquisser une approche historique, de caractère institutionnel, religieux, économique et social. On dispose pour ce dème d'une bonne douzaine de grandes inscriptions publiques – essentiellement du IV^e siècle avant J.-C. C'est ce corpus d'inscriptions soigneusement rééditées, commentées et exploitées qui constitue l'armature du livre. Mais préalablement à cette étude, l'auteur a rassemblé, dans une première partie bien distincte (intitulée *Le cadre géographique, historique et archéologique*), tout ce qui permet de saisir l'histoire du dème d'Aixôné depuis sa constitution lors de la réforme démocratique de Clisthène à la fin du VI^e siècle jusqu'à sa disparition sous le Bas-Empire romain, et même au-delà, depuis l'époque paléochrétienne à l'époque contemporaine. D. Ackermann y traite également du nom du dème, de son étymologie (assez obscure), de son appartenance à l'une des dix tribus clisthéniques, la Cécropide. Elle s'appuie essentiellement sur les données archéologiques, qui ont mené à la localisation exacte d'Aixôné à l'emplacement de la ville moderne de Glyphada. Mais l'essentiel est dans la seconde partie du livre, qui donne une réédition minutieuse des inscriptions, la plupart de caractère public, qu'ont livrées les abords du site d'Aixôné à Glyphada. L'originalité de ce recueil, qui constitue le cœur de l'ouvrage (« *Au cœur du dème* ») est d'être construit en quatre grands chapitres, qui regroupent les inscriptions selon leur contenu : la *Vie politique* du dème, avec une demi-douzaine de décrets honorifiques, et qui comporte une étude sur la participation des Aixônens à la vie politique athénienne, en s'arrêtant sur quelques personnages connus par les sources littéraires aussi, comme les stratèges Lachès et Chabrias, le jeune Lysis ; les *Activités économiques*, avec un contrat de location (n° 7) parmi les mieux conservés et les plus connus du monde grec, mais aussi un règlement sur les pâturages (n° 8) et une demi-douzaine de bornes hypothécaires (n° 9-14), mine d'informations sur les pratiques financières ; la *Vie religieuse*, chapitre situé au « cœur du cœur » de l'ouvrage, avec un document unique en son genre pour l'Attique, la rémunération (*hierosuna*) en nature des prêtres du dème (n° 15), ainsi qu'un décret honorifique pris à l'occasion de la fête d'Hébé (n° 17), la Jeunesse personnifiée, divinité tutélaire du dème – à côté de la déesse anonyme dite *Hagnè Théos*, présidant sans doute à la célébration de mystères locaux. L'auteur peut ainsi dresser le panthéon local dans toute sa diversité, avec ses nombreux héros et héroïnes, eux aussi parfois anonymes ; et enfin quelques *Aspects de la vie sociale : démographie et mouvements*. Après s'être interrogée, en conclusion, sur les caractéristiques de ce dème et son originalité relative par rapport à tous les autres D. Ackermann achève son ouvrage par un certain nombre d'appendices, qui ne sont pas moins instructifs, le plus important étant un corpus exhaustif des monuments funéraires (dont beaucoup offrent un véritable intérêt archéologique, voire artistique), un recueil des *testimonia* littéraires, une prosopographie complète des gens d'Aixôné, comme il n'en existe que pour un tout petit nombre de grands dèmes attiques (Rhamnonte et Eleusis notamment), et un inventaire des structures archéologiques repérées dans toute la région de l'actuelle Glyphada. Le livre est complété d'une demi-douzaine d'index variés. Il servira à coup sûr de modèle pour l'étude d'autres dèmes, voire pour des communautés comparables en d'autres grandes cités du monde grec. Il sera peut-être surtout le livre de référence pour un certain nombre de documents épigraphiques dont l'intérêt dépasse de beaucoup ce seul dème ou même la seule cité d'Athènes et les traductions précises d'inscriptions parfois difficiles rendront l'accès de ce livre utile aux historiens, aux archéologues et même aux hellénistes non spécialisés dans l'étude des inscriptions.

Mais ce livre disposé au début de la liste des prix tel un Hermès protecteur et bienveillant n'est en fait que l'un des aspects d'un Hermès double, destiné à nous fasciner, puisque le

prix de l'Association a également été attribué à un autre très bel ouvrage, celui de Mme Emmanuelle Jouet Pastré, pour son ouvrage *Le plaisir à l'épreuve de la pensée. Lecture du Protagoras, du Gorgias et du Philèbe* de Platon, Brill, 2018. Ce deuxième livre sur Platon d'Emmanuelle Jouet-Pastré, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Lorraine, est la première monographie spécifiquement consacrée à l'analyse du lien complexe tissé par Platon entre plaisir et pensée dans le *Protagoras*, le *Gorgias* et le *Philèbe* — dialogues où Socrate essaie par tous les moyens d'amener ses interlocuteurs à formuler dans un discours argumenté ce qui à leurs yeux ne fait que s'éprouver, se sentir : la positivité du plaisir. Le philosophe tente de renouer le lien entre ce qui paraît au premier abord incompatible : le plaisir et la pensée. L'auteur montre que la réflexion de Platon sur le plaisir conduit à poser deux questions : 1. Qu'advient-il du plaisir pris comme valeur absolue lorsqu'il est soumis à l'examen de la pensée ; 2. qu'advient-il de la pensée lorsqu'elle est envisagée du point de vue de l'hédoniste : le plaisir peut-il nier jusqu'au bout la valeur de la pensée ? La réponse est de ce fait double : le lien nécessaire et indéfectible entre plaisir et pensée est très tôt dégagé mais est aussi soulignée, chez le non-philosophe, la résistance du plaisir à être pensé. Par là-même, est posée la question des limites de la pensée philosophique, question chère à Platon. Il s'agit donc ici d'adopter une perspective platonicienne pour analyser en premier lieu la nature et les effets du plaisir : peut-il prétendre être le bien et fonder le bonheur d'une vie humaine ? L'auteur restitue ainsi l'hédonisme à sa dimension d'objet philosophique, en cherchant à déterminer le rapport exact du plaisir au *logos*. Si, dans le *Protagoras*, Socrate analyse un hédonisme qui s'ignore, celui de tout un chacun à la poursuite des plaisirs, dans le *Gorgias*, le philosophe tente de mettre à l'épreuve un hédonisme affiché, lié à une volonté de toute puissance, qui refuse jusqu'au bout le *logos* du philosophe. On voit ici comment la diversité des contextes dialogiques nourrit la réflexion philosophique. On découvre dès le *Protagoras* que l'usage du *logos* est inhérent à la notion même de plaisir : le plaisir est en effet une valeur que chacun cherche à réaliser en recourant à une *métrétique* des plaisirs et des peines même s'il arrive qu'on se trompe dans ces évaluations. Ces erreurs révèlent une défaillance du *logos* en relation avec lui-même, et non une victoire du plaisir sur la raison. La *métrétique* des plaisirs doit être comprise comme une métrétique philosophique, présentée comme une *technè* et une *épistémè*, qui repose sur un savoir et permet le bonheur humain. Le *logos* est encore lié au plaisir dans un second sens : seule la pensée du plaisir permet d'établir la vérité et la fausseté des plaisirs. C'est ce que Platon met en lumière dans le *Philèbe*, où Socrate convient avec Protarque qu'une vie bonne est une vie mixte, faite d'un mélange harmonieux de plaisir et d'intelligence. Mais Platon est conscient qu'un hédoniste intransigeant peut refuser le *logos* : Calliclès est l'homme qui refuse jusqu'au bout le discours du philosophe. Et le silence de Philèbe, qui couvre tout le dialogue, est là pour nous rappeler qu'il est toujours possible de dire non au *logos* du philosophe. En homme de théâtre Platon montre ainsi par la progression du dialogue entre les personnages la nature du lien entre *logos* philosophique et plaisir. Il en ressort que le philosophe doit certes réfuter le *logos* erroné de l'hédoniste mais doit aussi parler à son désir. Philosophe et non philosophe doivent ainsi partager les mêmes amours. L'enjeu d'un tel débat est donc un enjeu érotique et éducatif : il appartient au philosophe de rendre les hommes amoureux des mêmes objets que lui, afin de vaincre leur résistance face au discours philosophique. Les textes analysés ouvrent ainsi la voie à une réflexion philosophique sur l'orientation du désir. La « technique » érotique de Diotime dans le *Banquet* se révèle dès lors comme une méthode raisonnée de réorientation du désir, de la beauté sensible qui attire chacun jusqu'au désir du Beau en soi. On comprend mieux grâce à l'analyse menée dans ce livre, pourquoi l'éducation première est conçue dans les *Lois* comme éducation des désirs et des plaisirs en accord avec ce que la raison ou la loi jugent juste. Le philosophe donne ainsi à penser la possibilité d'une éthique universalisable. C'est donc l'œuvre entière de Platon qui est ici convoquée. Les dialogues sont mis en rapport les uns avec les autres (car aucun ne fait son chemin seul) ainsi qu'avec les textes d'autres auteurs (Pindare, Euripide, Isocrate ...) et replacés dans leur contexte intellectuel et politique. Travail philologique, littéraire et philosophique d'une grande force l'ouvrage, en ce début du XXI^e siècle, rend leur vitalité aux textes platoniciens. L'on comprend que le comité de lecture de l'éditeur ait choisi ce livre pour inaugurer sa nouvelle collection *Brill's Plato Studies Series*.

Si Platon dans *le Phèdre* évoque la Plaine de Vérité (τὸ ἀληθείας πεδίων 248c) dont la prairie (λειμών) convient à ce qu'il y a de meilleur dans l'âme, c'est la même image de la prairie, une prairie biblique, que nous trouvons chez Théodoret de Cyr, qu'étudie Agnès Lorrain, dans son ouvrage *Le Commentaire de Théodoret de Cyr sur l'Épître aux Romains. Études philologiques et historiques*, qui obtient le prix Zographos. Cette publication fait suite à une thèse présentée à la Sorbonne en décembre 2015 avec le label européen (soutenance en français et en allemand). Le cœur du travail de thèse portait sur l'édition et la traduction du *Commentaire sur l'épître aux Romains* de Théodoret de Cyr, recherche extrêmement importante dans la mesure où nous ne disposons jusqu'à présent que du texte grec de l'édition de la Patrologie de l'abbé Migne (PG 82), reproduisant l'édition de Noesselt (1771). Or il s'agit du plus ancien commentaire complet des épîtres de Paul qui nous soit conservé en grec. En outre, Théodoret de Cyr est un auteur majeur tant pour l'exégèse que pour la théologie du v^e siècle et, si son exégèse a déjà fait l'objet de nombreuses études, peu d'entre elles s'étaient spécifiquement penchées sur son commentaire des épîtres de Paul. Cette thèse ouvrait donc un immense chantier. Dans son livre ici primé, l'auteur a eu l'intelligence de réserver la présentation des manuscrits et des éditions anciennes ainsi que l'analyse stemmatique à deux ouvrages à venir – dont une *editio minor* avec la première traduction française dans la collection des *Sources chrétiennes* –, pour centrer son livre sur l'étude du commentaire de Théodoret. Même si celui-ci est dominé par une paraphrase où l'on a du mal à dégager une idée directrice, Mme A. Lorrain, au terme d'un patient travail, parvient à mettre en évidence un certain nombre de réseaux thématiques et à dégager des fils directeurs. Elle réussit à établir que le commentaire de l'*In Romanos* possède un « caractère très construit », aux antipodes d'une simple suite de notes ponctuelles. La communauté scientifique doit lui être particulièrement reconnaissante d'avoir réussi, par-delà le premier abord très lisse du texte, à mettre au jour des clés de lecture, une cohérence et surtout des arrière-plans polémiques, difficiles à percevoir pour qui ne replace pas minutieusement telle ou telle affirmation dans l'histoire des interprétations. Afin de dégager ces lignes de force l'auteur a choisi cinq angles de lecture. Le chapitre 1 caractérise une interprétation qui se centre sur l'exégèse littérale. Bien plus développé, le chapitre 2 porte sur la langue de Théodoret ; au cours d'une analyse d'environ soixante pages, Mme A. Lorrain identifie les mots-outils du commentateur. Elle offre là une mise au point essentielle pour toute étude sur la langue de l'exégèse antiochienne aux iv^e et v^e siècles ; et la mise au jour de tournures caractéristiques fournit des arguments pour l'établissement du texte critique. Au chapitre 3, l'analyse du Prologue qui ouvre l'ensemble du commentaire aux épîtres pauliniennes est l'objet d'un riche examen : l'attention porte sur la question de l'ordre de rédaction des épîtres : elles sont classées selon qu'elles sont écrites avant l'arrivée à Rome ou envoyées de Rome et Théodoret suit ici Jean Chrysostome. Au chapitre 4, Mme A. Lorrain consacre une étude remarquable à une comparaison systématique du commentaire de Théodoret avec celui de Jean Chrysostome. Elle fait preuve d'une grande prudence en évitant de schématiser les rapports entre ces deux auteurs et par une analyse fine des ressemblances et des différences, elle dégage les phénomènes de réécriture. Une telle analyse, menée sous l'angle, non de l'étude des sources, mais des modalités de la réécriture, présente un intérêt pour l'ensemble des études patristiques. Le chapitre 5 porte sur l'exégèse de Théodoret et la place de la polémique dans l'*In Romanos*. Ce chapitre étudie successivement le discours sur les juifs, puis sur Marcion, Valentin et les manichéens, pour terminer avec les controverses doctrinales. L'auteur a réussi à mettre au jour des enjeux doctrinaux qui risquaient de passer inaperçus. Elle montre que la représentation de chaque groupe est différente, que les trois cibles ont un poids très inégal dans le commentaire, et que dans chacune de ces polémiques le rapport à la tradition antérieure est différent. Cette recherche se révèle donc extrêmement féconde, en saisissant l'articulation entre exégèse et polémique et en replaçant l'exégèse de Théodoret au sein d'une tradition interprétative. Cet ouvrage, clair et savant à la fois, sait surplomber les détails pour faire émerger des éléments jusqu'ici mal identifiés. En outre, fruit d'une tradition française, le livre de Mme A. Lorrain combine en permanence la philologie grecque et l'histoire de l'interprétation biblique, et il rendra les plus grands services aux études patristiques.

Théodoret de Cyr reprend le postulat de Platon (*Rep.* II, 379 b-d ; 380 b-c) que Dieu ne peut être à l'origine du mal ; or Platon est à nouveau au centre du livre de Frédéric Fauquier,

Le Parménide au miroir des platonismes. Logique – Ontologie – Théologie, Les Belles Lettres, qui obtient le prix Reinach, et qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 sous le titre « Exégèses néo-platoniciennes de la 1^{re} hypothèse du *Parménide* » à Paris I avec un jury composé de Luc Brisson, directeur (CNRS), Jan Opsomer (université de Cologne), Carlos Steel (Un. de Leuven) et Rémi Brague (Paris I et un. de Munich). L'auteur rappelle en guise d'introduction à son livre que le commentaire antique n'est pas un exercice d'historien mais un authentique exercice philosophique, dans la mesure où le lecteur cherche dans le texte des réponses à ses propres questions philosophiques. Etant donné l'hétérogénéité du commentaire antique, à visée essentiellement spirituelle, et du commentaire moderne, à visée essentiellement historique ou théorique, on aurait pu penser que les points d'achoppement sur le texte seraient fondamentalement différents. Or il semble que quatre problèmes fondamentaux travaillent les interprètes quels qu'ils soient. La première énigme porte sur la figure de Parménide. Dans quelle mesure les fragments du *Poème* et le texte, obscur, du *Parménide* peuvent-ils s'éclairer réciproquement ? La deuxième difficulté posée par le dialogue porte sur la validité de la critique des Formes. La première partie du *Parménide* déploie, en effet, une critique de l'hypothèse des Formes, critique qui en dernier lieu n'est pas surmontée par Socrate. La troisième difficulté porte sur l'unité du dialogue. Proclus, qui lit les dialogues en fonction du principe herméneutique de l'unité du σκοπός, ne saurait tolérer, dans son interprétation, un éclatement thématique du dialogue qu'il reconduit à un mouvement d'ascension vers l'un dans sa première partie, de procession à partir de l'un au travers des hypothèses dans la deuxième. Enfin, le quatrième et dernier problème est certainement le problème central que rencontrent les interprètes : quel sens peut-avoir l'entretien dialectique entre Parménide et le jeune Aristote ? F. Fauquier reprend en quelque sorte à l'origine ces quatre problèmes en présentant une étude des lectures antiques de la 1^{re} hypothèse du *Parménide*. L'hypothèse de Parménide est en effet que « le Tout est un » (ἐν φῆς εἶναι τὸ πᾶν 128a) : ce sont les conséquences positives et négatives de cette hypothèse qui sont examinées dans la seconde partie du *Parménide*. Or le livre de F. Fauquier étudie précisément l'histoire des interprétations antiques des conséquences de cette hypothèse et du lien entretenu avec la 1^{re} partie du dialogue, qui porte sur les Formes. L'ouvrage fait ainsi une description historique précise du mouvement herméneutique qui mène aux exégèses néo-platoniciennes de la 1^{re} hypothèse. Dans son ouvrage, il dégage trois types de lecture et fait l'histoire et l'analyse de leur élaboration dans l'Antiquité : c'est l'histoire de ces trois types de lecture qui organise les trois parties du livre. La première partie est ainsi intitulée « Une lecture antique logique » : les arguments sophistiqués qui se déploient dans la deuxième partie du *Parménide* ont conduit les commentateurs antiques, médioplatoniciens pour la plupart, à voir essentiellement dans le *Parménide* un exercice logique. De ce point de vue, le classement des dialogues platoniciens du médioplatonisme au néoplatonisme apporte un éclairage significatif sur l'évolution de la place du *Parménide* : trois textes essentiels jalonnent cette histoire de l'édition du *corpus* platonicien : le livre III des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce, le *Prologue* d'Albinus, les *Prolégomènes à la philosophie de Platon*. F. Fauquier étudie ainsi la place du *Parménide* dans cette typologie. La deuxième partie, intitulée « Une lecture ontologique », examine la manière dont, à côté de l'interprétation logique, qui se fonde surtout sur la 2^e partie, une lecture sans doute plus ancienne fait du *Parménide* un dialogue traitant de l'être et donc, des formes. Cette interprétation reprise par un disciple de Plotin, Firmus Castrius (dont nous n'avons pas de trace précise), puis par Marinus, disciple de Proclus, rapporté par Damascius, constitue une interprétation ontologique. F. Fauquier étudie ici le texte de Proclus *In Parmenidem*, et les lectures ontologiques de la 2^e partie du dialogue, avec notamment l'examen d'Origène le platonicien. La troisième et dernière partie étudie les interprétations théologiques du dialogue, avec Plotin, qui crée une rupture radicale : au-delà de l'être, il y a l'Un, qui est au-delà de l'Être et qui est le Bien absolu. Plotin use de la logique pour l'atteindre, mais Jamblique souligne qu'il y faut l'aide des dieux : la philosophie de Platon vient des dieux, car Platon se serait inspiré de Pythagore et aurait été initié aux mystères orphiques. F. Fauquier étudie de près les deux conséquences qui en découlent : la première hypothèse porte sur l'Un au-delà de l'Être ou l'ineffable (Jamblique, Damascius) ; la 2^e partie du *Parménide* contient la théologie de Platon, à lier aux *Rhapsodies orphiques* et aux *oracles chaldaïques* (Proclus, Damascius citent souvent ces deux textes). On le voit, ce gros livre de 546 pages,

décrit et analyse l'histoire de ce mouvement herméneutique qui mena aux exégèses néoplatoniciennes de la 1^{re} hypothèse du *Parménide*. Ces exégèses entraînent une nouveauté absolue dans la spéculation philosophique : l'admission d'un principe qui, se situant au-delà de l'être, échappe à toute pensée et à tout discours, et qui suscite plusieurs courants de pensée en philosophie et en théologie. L'ouvrage, qui déploie une très vaste érudition, mais procède aussi à une rigoureuse histoire des textes, est ainsi une histoire complète des interprétations du *Parménide*. Par là, il éclaire l'impensé des lectures modernes de ce texte essentiel, car il montre par une enquête très rigoureuse comment ce dialogue est l'œuvre par laquelle s'est inventé le néoplatonisme comme phénomène unitaire, construit autour d'un principe transcendant, source de toute réalité. Son intérêt est donc à la fois philosophique et historique.

Les Pléiades que nous évoquions sont sœurs, et le volume publié par Mme Anne-Lise Darras-Worms, Maître de conférences HDR en Langue et littérature grecques à l'Université de Rouen Normandie, Plotin, Traité 31 (V, 8). *Sur la beauté intelligible*, Introduction, traduction, commentaire et notes, chez Vrin, et qui obtient le prix Zappas, se situe précisément dans une parfaite continuité avec l'ouvrage précédent. Le livre, dossier inédit d'HDR dont le garant était Laurent Pernot, s'inscrit dans le projet conçu par Pierre Hadot et inauguré en 1988, aux éditions du CERF, par la publication d'une traduction commentée du Traité 38 (VI, 7) *Comment la multiplicité des Idées est venue à l'existence, et sur le Bien*. Il s'agit d'un programme de traduction commentée complète des 54 traités de Plotin établie sur la base de l'édition critique de Paul Henry et Hans-Rudolf Schwyzer. Comme l'habitude en a été prise depuis l'édition (avec traduction en allemand) de Richard Harder (1930-1937), l'ordre adopté n'est plus celui de l'édition tardo-antique, due à Porphyre en six « ennéades » de 9 traités, mais l'ordre chronologique de composition indiqué par Porphyre dans sa *Vie de Plotin*. La recherche du xx^e siècle a fait apparaître l'importance d'un dialogue polémique entretenu par Plotin, à Rome, dans la 2^e moitié du III^e siècle, avec des groupes de chrétiens hétérodoxes et souvent platonisants – les « Gnostiques » – qui fréquentaient son école. L'interprétation de Platon, et notamment de la démiurgie du *Timée*, était au cœur des dissensions et deux questions nourrissaient les débats : doit-on lire Platon de façon littérale, et le Démiurge a-t-il produit le Monde comme un véritable *artisan* ? Le Monde est-il mauvais et empreint de laideur ? Contre ces opinions prêtées aux Gnostiques, Plotin défend une position platonicienne « orthodoxe », fidèle à l'inspiration du *Timée*, mais dans le cadre d'un ordre du réel fondé sur la lecture des premières hypothèses du *Parménide*. La polémique de Plotin contre les Gnostiques anime particulièrement un ensemble de quatre traités de Plotin dont fait partie celui publié ici. Le Traité 31 *Sur la beauté intelligible* propose en effet une thèse majeure : le Monde des Formes est pénétré tout entier par la Forme du Beau, il est tout entier « Beauté intelligible », et le Monde sensible, nécessairement produit à partir de ce Modèle qui est à la fois *Beau* et *éternel*, reproduit sous son mode propre l'*éternité* et la *beauté* du Modèle. Incréé et incorruptible, le Monde sensible échappe aux calomnies des Gnostiques, il est beau et bon. Le livre de Mme Darras-Worms est construit selon le plan établi par Pierre Hadot dès le premier volume de la série (1988). De part et d'autre de la traduction annotée, on trouve une introduction synthétique (p. 7-63) qui offre aussi un plan détaillé et une liste des modifications apportées à l'édition du texte grec, et d'autre part un très riche commentaire continu (p. 109-261) qui correspond, au sens antique et positif du terme, à une *paraphrasis* épousant les moindres inflexions de la pensée de Plotin ; et enfin une bibliographie strictement limitée au commentaire du texte, ainsi que les index d'usage. L'introduction (p. 7-63), présente avec soin la date et la place du traité dans l'œuvre de Plotin (années 263-268) et au sein de la tétralogie antignostique, ainsi que ses liens avec les autres traités ; la composition et le mouvement d'ensemble (qui est emporté par la dynamique anagogique d'un véritable « exercice spirituel » conduisant du sensible à l'intelligible) ; les thèmes platoniciens entrelacés par Plotin à partir du *Banquet*, mais aussi du *Phèdre* (surtout le second discours de Socrate), de la *République* et du *Timée*. On lit ensuite des pages synthétiques et très claires sur la critique des Gnostiques. Anne-Lise Worms, à qui l'on doit dans la même série des écrits de Plotin une traduction commentée du Traité 1 [*Ennéade* I, 6] *Sur le beau* (2007), propose aussi une mise au point générale sur la notion de « beauté », et de « beauté intelligible », dans la pensée de Plotin, et notamment sur la question de l'art : le Traité 31 est en effet très important dans l'histoire de la pensée esthétique

parce que, à la différence du point de vue de Platon dans le livre X de la *République*, qui fait de l'œuvre d'art une copie de copie, une imitation d'imitation, doublement dégradée par rapport à l'Idée, Plotin pose que l'œuvre d'art imite non pas un modèle sensible, mais un modèle *intelligible*. Sa thèse, inspirée par le *Timée*, est ainsi formulée : « *les arts n'imitent pas tout simplement ce qui est vu, mais [...] ils remontent aux principes rationnels (λόγοι), dont provient la nature. [...] Phidias [...] produisit son Zeus sans se référer à aucun objet sensible, mais en le concevant tel qu'il serait, si Zeus consentait à apparaître à nos regards* ». Les pages 44-51 de l'introduction évaluent l'importance de cette thèse dans une histoire longue qui est celle de la représentation de l'invisible, dans l'art de l'Antiquité tardive et au-delà, jusqu'à la Renaissance et à l'art moderne (Picasso, Matisse, Kandinsky). La traduction, comme le riche commentaire qui la suit (p. 109-261), mettent en valeur des éléments particulièrement importants : ils montrent comment Plotin guide son lecteur sur la voie d'une anagogie qui nous conduit à envisager successivement la beauté dans l'Art, dans la Nature, dans l'Âme et enfin dans l'Intellect, dans le « lieu supracéleste » où toutes les Formes sont illuminées et pénétrées par la Forme universelle du Beau, et qui est atteint au terme d'une ascension inspirée par l'image du cortège de Zeus dans le mythe du *Phèdre*. Contre ses adversaires Plotin propose à la fin du traité une allégorie inspirée par la *Théogonie* : le mythe d'Ouranos, Cronos et Zeus, qui exprime la théologie des trois niveaux principaux de la réalité dans plusieurs textes des *Ennéades* : le dieu qui dévore ses propres enfants y devient l'Intellect producteur des Idées, qui les conserve en lui, en les maintenant dans la transcendance. L'ouvrage d'Anne-Lise Worms, par la qualité de la traduction, est ainsi une contribution très importante à la connaissance d'un traité qui appartient à la « Tétralogie anti-gnostique », à laquelle s'intéresse la recherche actuelle.

Maïa, l'aînée des Pléiades tient une place importante avec son fils Hermès dans les cultes qui lui sont rendus parfois par des commerçants italiens à Délos, dont le livre de Paul Ernst, *Recherches sur les pratiques culturelles des Italiens à Délos aux II^e et I^{er} siècle a.C.*, « Scripta Antiqua » 115, Ausonius éditions, nous offre une étude complète, qui obtient le prix Delepierre. Il s'agit de la publication d'une thèse dirigée par Brigitte Le Guen à Paris 8 et soutenue en octobre 2016. En 167, Rome fait la cession à Athènes de l'île de Délos, sous condition d'en faire un port franc, entre régions où domine le denier romain, et régions où domine le tétradrachme de poids attique. Dès lors, la suppression des droits de douane suscite l'installation de *negociatores* romains et italiens de sorte que le port joue un rôle important surtout à partir de 125 jusqu'à la guerre de Mithridate (87). La fouille de la ville hellénistique a livré de nombreuses inscriptions privées ou officielles et des graffitis et des peintures liées au culte des dieux Lares, qui montrent que ces Italiens, loin d'être de passage comme les magistrats romains, étaient nombreux et installés, et il n'est pas facile de distinguer Romains et Italiens, hommes libres et affranchis. P. Ernst a étudié l'ensemble de la documentation en se demandant dans quelle mesure ces Italiens avaient adopté les comportements et les pratiques des habitants, ou avaient importé leurs cultes et leurs habitudes comme le fait de se voiler la tête lors d'un sacrifice. Dans son ouvrage, l'auteur, qui procède à un examen attentif d'une documentation considérable, choisit trois points d'observation : la maison ; le gymnase ; et les images des pratiques religieuses. Si la maison ne fournit d'indice probant d'occupation par un *negociator* italien que pour sept maisons (notamment par un portrait en buste ou une dédicace à une divinité), le gymnase est un lieu bien plus révélateur : des éphèbes au nom italien ou latin remportent parfois les concours, en particulier les *lampadédromies*, comme le révèlent des dédicaces ou inscriptions honorifiques. Beaucoup gravent leur nom sur les bancs du gymnase, et même si nous ne savons guère dans quelle proportion ils participent aux activités scolaires du gymnase, on peut supposer qu'il n'y a pas lieu de distinguer activités scolaires et activités physiques ; l'acculturation est donc très nette, comme d'ailleurs pour les populations syro-phéniciennes ou d'Alexandrie. En outre, une inscription mentionne des *ludi* organisés par des *magistri*, financés sur leur fortune : il s'agit de spectacles différents ; des images montrent des boxeurs dont l'équipement se distingue de celui des pugilistes grecs, ainsi que des gladiateurs samnites. Les prix comportent une cuisse de porc, qui s'explique par le sacrifice du porc à la fête des Lares Compitales, les Lares des carrefours, célébrées par les esclaves et les affranchis. De même P. Ernst étudie avec soin des peintures exécutées à cette occasion sur les murs extérieurs des maisons ou sur des autels. L'ouvrage reconstitue donc avec une grande précision

et beaucoup d'attention ces traces d'acculturation dans un monde hellénistique de plus en plus romanisé.

Platon vante la valeur des desserts de fruits apportés par la Terre dans le *Critias* (115a-b), et ce sont précisément ces desserts qu'examine Athénée de Naucratis dans le livre XIV des *Deipnosophistes*, dont l'équipe dirigée par Sylvie Rougier-Blanc nous donne une magnifique édition commentée, qui obtient le prestigieux prix Desrousseaux (Athénée de Naucratis, *Le banquet des savants*, livre XIV, en 2 volumes, l'un comportant Texte, traduction et notes, le volume 2 comportant des études et travaux sur l'auteur et sur le livre XIV). C'est là un énorme travail collectif de chercheurs. En effet, pour étudier l'activité des savants à ces banquets du II^e siècle, il fallait bien un autre symposium de savants, du XXI^e siècle cette fois, qui se réunirent, travaillèrent et confèrent ensemble pendant plus de dix années. Sous la direction de Sylvie Rougier-Blanc, dans le cadre du Projet Athénée lancé en 2006 par l'équipe PLH-CRATA, cinq chercheurs de l'Université de Toulouse Jean Jaurès (J.-C. Carrière, Éric Dieu, Éric Foulon, Jean-Marc Luce, Constantin Raïos) et un professeur de l'Université de Ioannina (Manolis Papathomopoulos, aujourd'hui décédé) ont entrepris d'éditer, traduire, annoter et commenter le livre XIV d'Athénée, l'un des plus longs et des plus hétéroclites de ses *Deipnosophistes*, en annonçant, dans un sous-titre prometteur, *Spectacles, chansons, danses, musique et desserts*. Le résultat est aujourd'hui considérable : deux volumes, comptant quelque 806 pages, substantiels et d'une richesse de commentaire peu commune, qui viennent d'être publiés sous la forme d'un élégant coffret aux éditions Ausonius. Cette entreprise collective expose toute son « archéologie », en une notice dense et précise, qui rend à chaque contributeur la part exacte de son travail. Le long travail d'édition a été entrepris par Manolis Papathomopoulos et poursuivi, à partir de 2011, par J.-C. Carrière. Il s'agissait de se fonder sur l'édition Kaibel (1887-1890), en reprenant le manuscrit A (*Marcianus* 447) et deux apoglyphes de la Renaissance, et surtout, en adoptant une attitude philologique fondée sur le respect des manuscrits et la prudence face aux corrections et aux ajouts des philologues successifs. Les bénéfices de ce long travail dépassent l'édition proprement dite du texte : c'est un nouveau regard porté sur le style d'Athénée, et notamment sur sa méthode complexe de citation qui ne s'explique pas toujours, tant s'en faut, par des répétitions, des incohérences ou des failles de logique ; dès lors, les auteurs ont réfléchi à l'édition des citations (souvent délicates à délimiter, parfois enchâssées l'une dans l'autre, souvent « fautives » à nos yeux par comparaison avec les textes originaux). Le parti pris est clair : « La tâche d'un éditeur d'Athénée consiste à éditer les textes que cite Athénée, tels qu'il les lisait vers 200 de notre ère et dans la forme qu'il leur a donnée pour pouvoir les utiliser, si éloignée fût-elle de leur forme originale. » La traduction, distribuée entre plusieurs chercheurs et discutée collectivement, résulte, elle aussi, d'une véritable réflexion : comment traduire des réalités aujourd'hui disparues, ou même inconnaissables (professions, instruments, gâteaux et plats, rituels, etc.) ? Le choix a été fait d'une traduction littérale, accompagnée de notes qui la glosent et l'interprètent. Par ailleurs, les choix typographiques permettent de visualiser les trois niveaux du système énonciatif (dialogue externe, narration interne et dialogue interne) et c'est une grande aide pour le lecteur. L'ensemble du texte est éclairé par un appareil impressionnant de notes et d'annexes, qui se révèle nécessaire. La variété des sujets abordés dans l'univers du banquet lettré exige, en effet, une aussi grande variété de notes. Certaines sont informatives et objectives, d'autres relèvent de l'exégèse et de la critique. Mais, surtout, les auteurs ont eu l'excellente idée de regrouper en fin de volume les précisions qui relevaient du même champ de connaissances. L'ouvrage se trouve ainsi enrichi par de véritables dossiers thématiques (« *Auloi* et chansons », « La musique et son rôle », « les danses », « Catalogue des gâteaux », et ce ne sont là que quelques exemples). Le second volume propose sept riches études qui répondent à une double préoccupation : il s'agissait d'une part d'éclairer l'œuvre dans sa dimension « traditionnelle », en montrant ce que le texte d'Athénée apporte à la compréhension des pratiques et des rites antiques ; et de l'autre, il était fondamental « d'étudier les caractéristiques propres à l'écriture athénéenne et, en même temps, de réfléchir à la façon dont l'auteur participe à la construction d'une nouvelle identité culturelle gréco-romaine. ». C'est dans cette double perspective que ce second volume a été conçu et construit en trois parties. Il s'ouvre sur une longue contribution de J.-C. Carrière (p. 449-605), qui pourrait constituer une monographie à elle seule. Son titre suffit à en dire l'importance et la richesse : « Athénée dans son temps : fiction et histoire.

Les dates, l’auteur et ses personnages, les empereurs, les auteurs de l’époque ». La seconde partie, intitulée « La méthode d’Athénée à travers l’exemple du livre XIV », réunit une contribution de S. Rougier-Blanc, précieuse par son enquête systématique et ses conclusions sur les « usages d’Homère et des poètes archaïques dans le livre XIV » (p. 609-649), et une étude de Benoît Louyest (« Jeux para-lexicographiques. Farce et érudition dans les catalogues du livre XIV », p. 651-664), qui place les développements catalogiques (*Lexika* sans doute parodiés) sous le « double signe de la farce et de l’érudition ». La troisième partie est constituée par une « analyse de morceaux choisis du livre XIV ». Valérie Visa-Ondarçuhus s’intéresse à la pyrrhique, qui se révèle étroitement liée aux Lacédémoniens (p. 669-685) ; de son côté, Alain Ballabriga centre son étude sur les lignes 622b-d du livre XIV, où il est question d’une procession phallique, accompagnée de ce que l’anthropologie appelle « des railleries rituelles » (p. 687-698). Dans une logique similaire, Luciana Romeri concentre ses réflexions sur les lignes 660e-661d, qui offrent le seul fragment du poète Athénion que nous possédions, pour étudier « ce qui apparaît comme une véritable célébration du rôle et de la dignité du métier de cuisinier » (p. 701-712). Jean-Marc Luce (p. 713-747) prend sa suite, pour déplier le catalogue des gâteaux, et d’une façon plus générale, analyser la pâtisserie, présente à la fois dans la narration et dans les citations ; il met au jour une autre forme de consommation, la « consommation jouissive » de vieux mots, conservés dans des sources rares et menacés par l’oubli. Ce second volume se ferme sur une ample bibliographie, unissant les textes anciens (auteurs, genres, scholies et sigles, p. 751-776) et les travaux modernes (p. 777-806). C’est donc une somme de connaissances judicieuses et éclairées sur le texte complexe et passionnant du livre XIV des *Deipnosophistes*. Ce travail impressionnant d’analyse érudite et d’interprétation du sens de l’œuvre donne la preuve des fruits d’un travail de chercheurs animés du désir de faire œuvre collective. Il offre à la communauté universitaire tout à la fois un réservoir de connaissances et une véritable méthode de travail.

L’édition de Plutarque, *Œuvres morales*, Tome XIII, 1^{re} partie. Traité 59. *Questions naturelles*. Introduction générale et notes par Michel Meeusen, Histoire du texte, texte et traduction par Filippomaria Pontani, dans la CUF, qui obtient le prix Raymond Weil, est un livre remarquable par la méthode philologique qu’il met en œuvre et par ses résultats. Dans l’ordre traditionnel des *Œuvres morales*, le recueil des Αἰτίαι φυσικαί suit les *Opinions des philosophes* édités en 1993 dans la CUF. M. Meeusen, dès la page VIII de la Notice, souligne avec netteté que le jeu des questions et des réponses commun à ces deux œuvres prend ici la forme d’une enquête « essentiellement anti-dogmatique et investigatrice » qui recherche les causes plausibles de certains phénomènes naturels. La thématique est souvent si étrange qu’aujourd’hui encore le recueil est considéré comme un ramassis de curiosités pseudo ou parascientifiques. Faut-il apprécier ce genre de textes à l’aune de la science des modernes, ou en faisant intervenir avec condescendance des critères de qualité littéraire ? Ni l’une, ni l’autre de ces deux approches n’est appropriée : l’auteur de la notice parle d’un « regard sincèrement émerveillé » tout en soulignant que l’étiologie et les exercices (y compris conversationnels et sympotiques) permettent d’échapper à la superstition et au simple verbiage ludique et sophistique. Les pages consacrées à la tradition des προβλήματα de Démocrite à Aristote et aux inflexions qui découlent de la fidélité de Plutarque à la philosophie platonicienne de la nature (notamment l’attitude aporétique de l’*elenchos* socratique, et la « double détermination » physique et divine des phénomènes dont parlait Lloyd p. XVIII-XIX) sont d’une vigueur et d’une sobriété remarquables. Il en est de même des remarques concernant le titre (*aitiai* ou *aitia*) et la valeur dialectique et rhétorique du concept d’ἐπιχείρηματα. Il fallait donc resituer les *Questions naturelles* dans l’ensemble du corpus plutarchéen aux côtés des traités plus élaborés comme le *De facie*, les *Quaestiones convivales* et le *De primo frigido*. Le renouveau de l’intérêt pour les textes fragmentaires et inachevés ne peut être fécond que si l’on prend ses distances avec l’idée que Plutarque, en tant que *physikos*, n’est qu’un compilateur. Il est certes un passeur de culture, d’Empédocle (le nom le plus fréquemment cité) à Aristote, mais user à son propos du concept de voix auctoriale n’est pas incongru puisque Plutarque ordonne les éléments fournis par la *paideia*, les adapte à son discours, les interroge et les réévalue. C’est pourquoi la *polymatheia* du commentateur doit converger avec l’acribie du grammairien et du philologue. F. Pontani, contrairement aux deux éditeurs les plus récents (Sandbach et Sensazono dont le travail ne remplace pas la *recensio* de Karl Hubert 1955), procède à un examen

complet de la tradition manuscrite (15 dans le *conspectus siglorum*, plus 5 cités occasionnellement) et de la tradition indirecte (Psellos et la traduction latine de Longolius). Les divergences entre les deux témoins les plus anciens, mais mutilés, et les témoins « planudéens » font l’objet d’une liste (il n’est pas exclu que Planude et son entourage aient disposé d’un exemplaire différent et moins fautif). Une autre liste illustre les rapports entre les transcriptions planudéennes, dont chacune comporte une « activité critique », et prend en compte trois autres manuscrits, parmi lesquels le manuscrit Ψ (*Lambeth Palace ms.* 1204) qui a échappé aux spécialistes bien qu’il présente notre traité entre les *Problèmes* d’Aristote et les *Récits miraculeux* du Ps.-Aristote. Avec une grande minutie, F. Pontani relève les annotations de tous les correcteurs et éditeurs des humanistes du XVI^e siècle jusqu’aux savants de l’époque moderne, avec le double souci de les écarter quand elles lui paraissent inutiles et de ne pas reléguer dans l’apparat critique de bonnes conjectures. Le volume présente en outre de manière synthétique les résultats des travaux de M. Meeusen, notamment dans les 550 pages de son commentaire du traité paru à Louvain en 2015. La collection des Universités de France se devait d’accueillir une édition qui a permis de croiser les compétences d’un éminent plutarquisant et d’un philologue passionné par l’histoire des textes, et d’aboutir à un ensemble cohérent et commodément lisible.

Mais ces Pléiades ne formeraient pas une si belle constellation sans le cortège d’étoiles qui les accompagnent, ces livres dont les auteurs veulent bien faire don à notre bibliothèque. Les éditions scientifiques jouent un rôle essentiel dans nos études, puisqu’elles offrent les sources primaires fondamentales : ainsi l’édition savante dans la « CUF » par Jacques Jouanna d’*Hippocrate Tome I, 2^e partie Le serment, Les serments chrétiens, La loi*, textes essentiels édités, traduits et commentés, et dont l’édition s’insère dans une œuvre considérable consacré à l’Ecole hippocratique et à la médecine grecque ; mais aussi 5 volumes d’édition grecque des pièces de Ménandre : *MENANDPOY, Δύσκολος. Σαμία. Ἐπιτρέποντες. Ἀσπίς. Περικειρομένη*, Μετάφραση Ανδρέας Χ. Ζούλας, Αθήνα, Δημήτριος Βικέλας, 2018. Les monographies tiennent également une place importante : sur la tragédie grecque, avec la version traduite en américain du *Sophocle* de Jacques Jouanna, devenu un véritable classique, *Sophocles. A Study of his Theater in its Political and Social Context*, aux Presses de Princeton, un gros volume de 883 pages, ou le livre de Michel Fartzoff, *Famille et cité dans l’Orestie d’Eschyle. La trame du tissu tragique*, paru en juin 2018, prix Ambatielos 2019 de l’AIBL. Le livre de Magali Année *La musique linguistique de la réminiscence. Le Ménon de Platon entre réinvention cratyléenne de la langue commune et réappropriation de l’ancienne langue parénétiqne*, Préface de E.J. Bakker, Grenoble, Jérôme Millon, 2018, formule de manière subtile l’hypothèse d’un fondement linguistique de l’anamnèse platonicienne et considère cette dernière comme une véritable expérience initiatique au cœur d’un langage accordé à lui-même et à ses locuteurs. Ce sont aussi les sortilèges du langage ou plus exactement de la rhétorique que nous rappelle Pierre Chiron dans son ouvrage *Manuel de rhétorique ou Comment faire de l’élève un citoyen*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 : le sous-titre est essentiel ; il tisse en effet le lien entre éducation antique et éducation d’aujourd’hui en montrant que les *progymnasmata*, ces exercices de rhétoriques progressifs ou quotidiens, et qui vont de la composition d’une fable à la défense d’une proposition de loi, n’ont rien perdu de leur pertinence, et correspondent au mieux aux nouveaux moyens d’information et de communication dans la formation des élèves et étudiants en apprenant à maîtriser ses émotions, à structurer sa pensée et développer une thèse. C’est également une importante contribution de Pierre Chiron que l’on trouve dans le numéro de *Lustrum*, « Les *progymnasmata* de l’Antiquité gréco-latine ». De même le volume collectif dirigé par Marie-Laurence Desclos, *La Poésie archaïque comme discours de savoir*, Paris, Classiques Garnier, 2019, présente plusieurs contributions qui toutes étudient en détail la manière dont la poésie grecque archaïque est également source de savoir. Mais les recherches se sont également consacrées à d’autres aspects essentiels : c’est ainsi l’image du héros qui est analysée dans l’ouvrage de Jean-Luc Desnier *Ulysse. De l’Orient à l’Occident*, Paris, L’Harmattan, 2018, qui étudie un autre Ulysse que le voyageur, celui qui se trouve sous les murs de Troie, et qui est examiné ici à la lumière des travaux de Bernard Sergent notamment. Didier Marcotte nous offre un passionnant exemplaire du supplément 15 de *Topoi*, qui réunit des contributions importantes sous le titre *Méditerranée et Océan Indien. Deux mondes en miroir*, Lyon, Maison de l’Orient et de la Méditerranée,

Diffusion De Boccard – Paris, 2017, et où sont pris en compte aussi bien les circulations antiques que les héritages médiévaux et les synthèses du XVI^e siècle. Guillaume Bady et Diane Cuny, *Les polémiques religieuses du I^{er} au IV^e siècle de notre ère. Hommage à Bernard Pouderon*, Paris, Beauchesne, 2019, nous présente en hommage à notre collègue, vingt-quatre contributions organisées autour de quatre questions sur le rôle des origines dans les courants religieux de l'Antiquité, l'apologétique juive et les polémiques anti-juives, les enjeux des controverses entre chrétiens et païens et les débats au sein du christianisme. Franck Collard et Evelyne Samama nous offrent également un recueil collectif consacré à la couleur corporelle et à sa signification dans la physiologie des maladies et des tempéraments, dans *Le corps polychrome, couleurs et santé. Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne*, Paris, L'Harmattan, 2018. Mireille Duchêne nous a également montré une étonnante postérité des œuvres grecques et singulièrement d'Homère dans la publication de Virginia Woolf *Carnet inédit (1907-1909)*, édition présentée et traduite par M. Duchêne, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2019. Mais je voudrais terminer sur une œuvre exceptionnelle : en effet a été publié le septième et dernier tome du *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA)* par Richard Goulet directeur de recherche émérite au CNRS : c'est un dictionnaire des philosophes des Présocratiques aux derniers Néoplatoniciens du VI^e siècle ap. J.-C. Ce projet a été lancé en 1981, le premier tome (lettre A) est paru en 1989 et le dernier en 2018. Il comprend sept tomes – dont le cinquième en deux parties – et un supplément. C'est le résultat de la collaboration bénévole de 231 universitaires et chercheurs originaires de vingt pays différents. Le DPhA entend regrouper tous les philosophes grecs ou romains connus par des sources littéraires, des inscriptions ou des papyri, soit 2491 noms : il s'agit donc d'une entreprise exceptionnelle et d'une utilité irremplaçable.

Au terme de ce parcours, je voudrais remercier très vivement le travail rigoureux des rapporteurs sur les différents ouvrages primés, qui nous permet de prononcer ce discours en leurs noms. Après onze années heureuses au service de notre association, il me revient aussi de remercier notre président, Pierre Chiron, qui a beaucoup œuvré au programme de nos séances, et de remercier aussi, à travers lui, les présidentes et présidents successifs avec lesquels j'ai eu l'honneur de travailler, et avec qui j'ai entretenu des liens amicaux : Françoise Skoda, avec qui j'ai fait mes premières armes de secrétaire général, Monique Trédé, le regretté Jean Bouffartigue, Valérie Fromentin, Charles de Lamberterie, Alain Billault, Philippe Hoffmann, Laurent Dubois, Anne Jacquemin, Dominique Mulliez. Je remercie aussi les membres de la commission administrative, Olivier Picard, Paul Demont et Jacques Jouanna; ils m'ont fait très tôt confiance; Jacques Jouanna et Paul Demont en particulier m'ont sans cesse apporté leur aide précieuse pour régler les aléas de la vie de l'association. Je dois également beaucoup à cet égard à Valérie Fromentin, car j'ai beaucoup appris en étant plusieurs années secrétaire adjoint à ses côtés; son estime et ses conseils m'ont évité bien des écueils. Mais je n'aurais pu agir sans le soutien des secrétaires adjoints Sébastien Morlet, puis Diane Cuny, notre future secrétaire générale, Alessia Guardasole, actuellement notre bibliothécaire, que j'ai bien souvent sollicitée, et qui a été infailliblement présente; Laurand Kovacs, ancien chargé de cours aux langues orientales en serbo-croate, qui a dirigé un secteur du dictionnaire universel des littératures, et qui a accepté de continuer à assurer la fonction de secrétaire adjoint après son épouse Mme Micheline Kovacs : il a fidèlement assuré cette fonction depuis 11 ans, avec une fidélité, une amitié et un enthousiasme constants que je n'oublie pas. Je dois une reconnaissance particulière à Véronique Boudon-Millot, qui fut notre bibliothécaire et qui dirige actuellement la *REG* aux côtés d'Olivier Picard, à Alain Billault, qui fut notre trésorier, et à Caroline Magdelaine, notre trésorière actuelle : tous trois assurent avec rigueur la bonne marche de l'association, Caroline Magdelaine veillant tout particulièrement à nos finances avec le contrôle d'Alain Billault, L'Association, vous le savez, offre l'avantage scientifique irremplaçable de réunir tous les hellénistes par-delà les distinctions, et parfois les clivages, entre historiens, philosophes, et philologues, et par-delà les différentes spécialités disciplinaires : c'est là un héritage et une activité encore plus nécessaires qu'autrefois, à l'heure où nos études, dont la récente réhabilitation est encore fragile, sont si souvent décriées, ou ignorées. La fonction de secrétaire général, en donnant une vue d'ensemble des diverses disciplines travaillant sur l'hellénisme antique, permet d'en voir le caractère irremplaçable, et Diane Cuny, qui m'a fidèlement

secondé durant toutes ces années, avec constance et générosité, sera à cet égard une secrétaire générale consciente de ces enjeux : c'est avec pleine confiance que je lui transmets ce soir le flambeau, elle qui sera vaillamment secondée par Pierre Pontier, dont vous connaissez tous le sérieux et la compétence. Je vous remercie enfin, vous toutes et vous tous, chers collègues, qui m'avaient fait confiance, m'avaient informé notamment des annonces concernant nos études, et m'avaient toujours encouragé dans ma tâche. A l'écoute des diverses communications, ces années ont été semblables à la traversée d'un jardin où chaque pas nous conduit devant des fleurs admirables que nous ne connaissions pas ou que nous connaissions mal : ce merveilleux bouquet, il est temps d'en faire don à présent à Diane Cuny, secondée par Pierre Pontier, et à notre nouveau président Denis Knoepfler.